

## ROBESPIERRE.

Passant, ne pleure pas son sort.  
Car, s'il vivait, tu serais mort.  
Épithaphe de Robespierre.

Les semences d'impétu et de révoltes, jetées par Voltaire et les partisans de la secte philosophique, ne tardèrent pas à germer et à produire des fruits abondans. Les Sophistes avaient lancé le char de la révolution ; à d'autres il était réservé de le conduire. La France avait déjà gémi sur les mouvements de Juin et de Mai, et dans les massacres de Septembre, elle avait pu reconnaître la punition de ses crimes ; mais elle n'avait encore vu que le commencement de ses malheurs. Couthon, St. Just, Carrier, et sur tout l'infâme Robespierre, dont j'entreprends de donner une esquisse biographique n'avaient pas commencé leur œuvre de destruction.

Fils d'un avocat au conseil supérieur d'Artois, Maximilien Robespierre naquit à Arras en 1759. Ayant été laissé sans secours et sans appui des son bas âge l'évêque d'Arras prit soin de son éducation, et l'envoya au collège de Louis-le-grand, où son caractère opiniâtre et jaloux lui acquit bientôt une triste réputation. Il se livra à l'étude du droit au sortir du Collège, et se fixa ensuite dans la capitale. N'ayant pu briller sur un théâtre aussi vaste que celui de Paris, il se retira dans sa ville natale, où son orgueil eut encore à gémir sur son incapacité. Lors de la convocation des états-généraux, il parvint, par ses écrits contre la noblesse et le clergé à gagner les faveurs et les suffrages des habitans des campagnes. Le 17 juillet, 1789, Robespierre commençait sa carrière politique.

Un an plus tard, il excitait avec l'aide de Marat, son digne collaborateur, un mouvement populaire contre la cour et l'assemblée nationale. Il ne parut point dans les troubles de Juin et de Novembre ; il chercha seulement à en recueillir le fruit. Devenu membre de la Convention, il fut bientôt accusé de vouloir s'élever à la dictature : Robespierre répondit à ses accusateurs, en les conduisant à l'échafaud. Il avait essayé ses forces par cette exécution et sûr désormais de diriger à son gré les événemens, il laissa éclater toute sa haine contre l'infortuné Louis XVI, dont la mort ne servit pas peu à augmenter la puissance du tyran.

Ce ne fut cependant qu'après avoir pris la direction du comité de salut public, qu'il montra ouvertement de quoi était capable la raison humaine abandonnée à elle-même et à ses propres passions. On vit naître alors sur les bords de la Seine toutes les horreurs, tous les forfaits qui avaient ensanglanté les rives du Tibre aux temps des Néron et des Ca-

ligula. On n'aperçut plus autour de soi que des échafauds et des supplices. Un mot, un soupir contre le tyran étaient autant de sujets d'accusation. Les richesses, le mérite, la vertu étaient regardés comme autant de crimes. Les prisons n'étant pas assez vastes ni assez nombreuses, on avait établi dans Paris un grand nombre de maisons d'arrêt ; et comme elles regorgaient sans cesse de victimes on en condamnait tous les jours un certain nombre sans aucune formalité, pour faire place aux survenans.

La crainte avait paralysé tous les cœurs. La charette fatale dans laquelle étaient entassés pêle-mêle les malheureux destinés à la mort, passait librement dans les rues de Paris, sans que personne osât ouvrir la bouche pour protester contre tant de barbarie.

Les provinces n'étaient pas à l'abri des persécutions, et il y avait dans la plupart des villes, des tribunaux où les juges étaient en même tems avocats et bourreaux. Carrier, devenu tyran de Nantes, avait fait construire à l'exemple de Néron, des vaisseaux dont le fonds mobile pouvait être enlevé au moyen de ressorts. Il remplissait ces vastes tombeaux de victimes et les lançait ensuite sur les fleuves pour être engloutis : son coup d'essai fut une *noyade* de 93 prêtres.

Rien ne coûtait à Robespierre pour satisfaire son ambition : ses amis, même les plus dévoués, étaient sacrifiés sans aucun ménagement. C'est ainsi qu'il fit périr Couthon, Deshoullins et une foule de ceux qui l'avaient le plus aidé dans ses projets. Desmoulins était un ami de collège. Un ami de collège ! C'est pourtant quelque chose de sacré, nous dit-on tous les jours ; mais que pouvait-il y avoir de sacré pour un homme qui n'eût pas rongé d'étrangler les auteurs mêmes de ses jours, si ses intérêts l'eussent demandé.

La religion, le seul adoucissement des malheureux, n'avait plus de ministres, pour distribuer ses bienfaits, et fermer l'œil des mourans ; l'exil ou la mort avait été leur unique partage. Alors Robespierre, pour mieux établir sa tyrannie, résolut de se faire le maître d'une nouvelle religion ; et se croyant désormais tout permis, il poussa l'impudence jusqu'à proclamer que le peuple français croyait à l'être suprême et à l'immortalité de l'âme.

Tant d'extravagances et de cruautés, ne devaient pas rester impunies. Ses collègues voyant tous les jours disparaître quelques uns des affidés de Robespierre, songèrent enfin à sauver leur vie par un coup d'audace. Le 27 juillet, 1794, une coalition formée en secret, et réunie dans une discussion inattendue, lui ôta tout moyen de défense. Il voulut monter à la tribune ;

les cris de : *à bas le tyran!* se firent entendre de toutes parts. Il fut à l'instant décrété d'accusation, et conduit sous bonne garde à l'hôtel de ville. Des officiers municipaux tentèrent de le défendre ; mais ce fut en vain, et une grande force armée réduisit tout à l'ordre. Un régiment étant entré dans la salle de l'assemblée, un gendarme, du nom de Médan aperçoit le monstre dans un coin de la salle ; outré de colère, il lui tire un coup de pistolet, et lui casse la mâchoire. On met un appareil à sa blessure, et le lendemain, après l'avoir jugé et condamné, on le conduit à l'échafaud avec vingt-deux de ses complices.

C'est ainsi, dit un auteur, que la providence se joue, quand il lui plaît, des colosses d'orgueil, et les renverse d'un léger souffle, afin de montrer à la foule de leurs imbeciles adorateurs, la fragilité de l'idole devant laquelle ils se sont prosternés.

PHILAPIDE.

*Singulière antipathie.* Henri III ne pouvait demeurer seul dans une chambre où il y avait un chat. Le duc d'Épernon s'évanouissait à la vue d'un levraut. Le maréchal d'Albret se trouvait mal dans un repas où l'on servait un cochon de lait. Vladislas, roi de Pologne, se troublait et prenait la fuite quand il voyait des pommes. Erasme ne pouvait sentir le poisson sans en avoir la fièvre. Scaliger frémissait de tout son corps en voyant du cresson. Ticho-Brahé sentait ses jambes défaillir à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard. Le chevalier Bacon tomba t en défaillance lors qu'il y avait éclipse de lune. Bayle avait des convulsions lorsqu'il entendait le bruit que fait l'eau en sortant d'un robinet. Lamoignon le Vayer ne pouvait souffrir le son d'aucun instrument.

Tous ces exemples proviennent qu'il est des répugnances qui paraissent le résultat de l'organisation et peuvent passer pour invincibles. Rien n'est plus commun que de voir des personnes, d'un caractère assez ferme d'ailleurs, s'effrayer ou souffrir en voyant certains insectes ou en entendant certains sons tels que le gémissement de liège que l'on coupe, du verre sur lequel on fait glisser le doigt. Il faut toutefois distinguer parmi ces impressions celles qu'on peut vaincre avec une forte volonté en les bravant à dessein pendant quelques tems.

### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*, et les externes chez M. Adolphe Legaré. Agent à la petite salle, M. Alfred Thibaudeau.

P. A. MARMET, Gérant.